

## La morale chez les rats

Par Mohamed Nabet

Son passeport et sa carte nationale arrivent à expiration presque le même jour. Boukari est donc amené à se rendre auprès des services administratifs compétents pour les renouveler. C'est un parcours du combattant qu'il n'ignore pas mais qu'il a toujours cherché à éviter. Il lui faut beaucoup de courage et de sang froid, car le lieu où se situe l'arrondissement (la Mouqataâ) se distingue par un flux impressionnant d'usagers qui entrent et sortent continuellement de la bâtisse. L'attroupement quotidien et les palabres qui le caractérisent ne passent pas inaperçus.

La première démarche à faire pour renouveler ces papiers, c'est de prendre contact avec le Moqadem. C'est à travers lui qu'on peut prouver son lieu de résidence et, partant, son existence. Boukari arrive à la Mouqataâ ce matin-là muni de toutes les pièces nécessaires au dossier de crainte que le moindre papier manquant ait définitivement raison de sa détermination à renouveler ses papiers. Rien n'étant indiqué à l'entrée des bureaux, il demande autour de lui où se situe le bureau du Moqadem. Finalement, c'est un Mokhazni bien bedonnant qui lui indique les escaliers qui mènent au sous-sol de la bâtisse. C'est là où officient les Moqadem.

En empruntant les escaliers, Boukari remarque que presque tous les carreaux des marches sont décollés ou cassés et que les murs sont crasseux. Plus il descend, plus la visibilité baisse. Au bas des escaliers, il se retrouve dans une vaste salle équipée d'un long et haut comptoir avec une seule lampe pour éclairage. Derrière le comptoir, une nuée de Moqadem discutent entre eux. Boukari avance vers les deux les plus près de la porte d'entrée. L'un, vêtu d'une djellaba et portant une calotte sur le haut de la tête, a l'air d'un vieux rat pieux. L'autre, la tête pointue et le museau étiré, ressemble à un sanglier.

“Salam” ! dit Boukari sans entrain pour les aborder, mais ne reçoit aucune réponse. Les deux créatures sont occupées à discuter des affaires de leurs quartiers respectifs. Il tend sa carte nationale au vieux rat qui y jette un coup d'œil, lui répond que sa résidence ne relève pas de sa sphère de compétence territoriale et qu'il lui faut attendre Moqadem Driss. Boukari s'éloigne de deux pas tout en tendant l'oreille pour saisir le sujet de leur conversation.

- Une véritable tmakhmikka (très bonne affaire) ce mois ci ! dit le vieux rat. Le gars qui a rajouté un 5<sup>ème</sup> étage clandestinement a dû me payer deux millions de centimes pour mon silence.

- Personne dans le voisinage ne l'a dénoncé? questionne Tête de sanglier.
- Je me suis arrangé avec lui pour que les travaux se déroulent la nuit, répond le rat. En plus, le dénoncer à qui ? Le responsable et moi, on est au courant. Ce qu'on craint, c'est que les journalistes s'en mêlent, ce qui risque de nous attirer les ennuis des autorités centrales. Et, à propos, qu'est ce tu as fait avec Hajja Drissya au sujet de l'extension de sa cour? enchaine le vieux rat.
- C'est compliqué, répond Tête de sanglier. Elle voulait grignoter la totalité du trottoir. Des gens jaloux risquent de la dénoncer et moi avec. Je n'ai pas encore osé lui donner le feu vert, j'attends la période des élections quand personne ne voit rien. Pour l'instant, elle m'a avancé mille balles et a couché avec moi.
- Tu es trop peureux, toi !remarque le vieux rat. On n'est pas éternel dans ce poste. Il faut faire le maximum d'affaires et dans les plus brefs délais. Le jour où tu seras éjecté, personne ne se souciera de ton sort !
- Non, c'est juste la crainte de Dieu, réplique Tête de sanglier. Je m'en remets un peu à lui, le Tout-puissant. D'ailleurs, je pense que je vais me faire pousser la barbe.
- Moi aussi je crains Dieu, renchérit le vieux rat. Je suis même allé à la Mecque. Mais ce que je te dis n'a rien à voir avec Dieu. L'argent c'est pour vivre et faire vivre sa famille. La religion, ce sont les prières, le ramadan et le haj. Ce n'est pas interdit par Dieu si tu touches quelque chose en contrepartie d'un service. Et le service est, en l'occurrence, ton silence. De cette manière, tu facilites la vie à tes frères dans la foi.
- Oui, mais je crois que c'est de la corruption, dit Tête de sanglier. J'ai entendu l'Imam de la mosquée "Almanar", le vendredi dernier dire que la corruption est le pire des péchés.
- Oh, cher ami, tu crois à ces baratins ! commente le vieux rat. Cet imam, je le connais, avec ses quatre immeubles au centre ville, son 4X4 et tout le reste. Il passe son temps à pérorer sur des choses auxquelles il ne croit absolument pas. Tous ceux qui te parlent de la vertu, sache qu'ils sont les plus véreux !!
- Mon Dieu, qui croire dans ce pays ! observe, désespéré, Tête de sanglier. On dit une chose et son contraire. La vie est impossible pour ceux qui ne savent pas vivre comme le caméléon.

A cet instant se présente une jeune femme. Elle a l'air très familier avec les deux Moqadem. Elle les salue et demande au vieux rat :

- Tu m'as débloqué la situation ?
- C'est en voie...Inchallah, répond le vieux rat. Et ça marche les affaires ? s'enquit-il.
- Hamdoulillah... répond la jeune femme. Sauf qu'il y a de nouveaux concurrents maintenant ... Passe prendre le dîner avec nous ce soir...
- Ah, quoi ? De nouveaux concurrents !! Et moi, je ne suis pas au courant ! Je passe alors.

La femme s'en va et la conversation reprend. Boukari, qui est resté planté là, suit toujours l'échange entre les deux collègues. La jeune femme, il paraît que c'est une revendeuse de drogue et d'alcool. Ses affaires marchent tellement bien qu'elle veut, elle-aussi, construire un nouvel étage sans autorisation administrative. C'est l'une des protégées du Moqadem dans le quartier. Il partage les "droits" perçus sur ses affaires avec ceux qui sont prêts à lui donner un coup de main au cas où les choses échapperaient à son contrôle. Il ne tolère donc pas que son "business" soit concurrencé ou carrément anéanti.

- Ça bouge les affaires dans ton domaine ! lance Tête de sanglier au vieux rat. Tu ne chômes pas !
- C'est juteux ce business. Tout ça c'est grâce à Dieu. Mes enfants ne vont manquer de rien ; je préfère la fonction de Moqadem à celle d'instituteur. Celle-là rapporte. Et comme tu vois, on a toujours des affaires à traiter. Les nouveaux concurrents de cette putain de trafiquante sont aussi une aubaine pour moi ; mais pas pour moi seul. Tu vois à qui je fais allusion !!

Puis regardant son collègue dans les yeux, il l'interpelle :

- Les gars qui ont annexé toute la voie publique pour leurs étales de fruits et légumes, sont dans ton domaine. Cela rapporte quelque chose ?
- Je suis payé en nature, répond ce dernier. Tous les jours, ils ramènent à la maison le panier (tkadya). Ils traitent directement avec le grand chef en ce qui concerne sa commission. Mais dernièrement, il y avait une équipe de télévision qui a filmé tous ces débordements sur la voie publique et les marchands ont pris peur. Ces gars leurs avaient dit qu'ils n'avaient pas le droit de bloquer la voie. Je crains que les choses ne se dégradent....

- Décidemment, tu n'es pas très doué pour ce genre d'affaires, tu n'es pas fait pour ça ou tu n'as de pot !! nargue le vieux rat. Je ne vois pas comment tu peux t'en sortir avec un salaire de misère, comme le nôtre.

Entre-temps arrive un bonhomme d'un certain âge. Il dit vouloir compléter le dossier de bourse d'études de son fils qui s'est inscrit à l'Université. Il a besoin d'un papier attestant qu'il n'a pas d'autre revenu en dehors de sa pension de retraite. Le vieux rat lui demande d'établir une attestation sur l'honneur certifiée conforme et un certificat de vie et de revenir le voir. Le bonhomme écarquille les yeux et s'exclame :

- Et pourquoi cette attestation sur l'honneur certifiée, puisque je suis devant vous et que je déclare sur l'honneur devant vous que je n'ai pas d'autres ressources pour financer les études de mon fils !? Et ce certificat de vie ! ça ne vous suffit que je sois là en chair et en os ? C'est absurde, tout ça !
- La loi, c'est la loi ! lui répond le vieux rat. Je dois faire mon enquête sur votre honneur. En d'autres termes, je dois m'assurer que vous avez de l'honneur et que vous existez réellement.
- Et quelle est votre méthodologie dans cette recherche ? Quant à mon existence, elle est bien réelle, seulement, vous et moi, on n'appartient pas à la même planète. Vous semblez appartenir à la planète des singes ou à celle des rats !

Le vieux rat révolté, passe à l'attaque :

- On dirait que vous êtes professeur de philosophie. Vous osez poser des questions de ce genre à un représentant de l'autorité! Pourquoi vous voulez connaître mes critères ? Alors si vous voulez avoir votre document, faites comme tout le monde, profil bas ! Mon travail consiste à veiller et à enquêter sur l'honneur des gens. Et je remercie Dieu de ne pas avoir étudié la philo comme vous et d'être dans mes éléments dans ce poste et tranquille dans mon monde.
- Tête de sanglier intervient pour calmer la situation en disant au bonhomme :
- Ressaisis-toi (inâl i'chaytan) et passe ton chemin (baddel sâ'a, bi okhra') !
- Quel univers ! s'exclame le bonhomme en quittant la cave. Ce pays ne produit que de la mauvaise graine...
- L'honneur basé sur le bakchich et la magouille, marmonne Boukari tapi dans son coin.

C'est à cet instant que les Moqadem se rendent compte de la présence de Boukari. Pour l'éloigner, le vieux rat lui dit qu'il trouvera probablement Moqadem Driss, qu'il ne connaît d'ailleurs pas, au café jouxtant la bâtisse de la Mouqataâ.

Boukari quitte cette lugubre cave pour retrouver la lumière du jour avec la conviction qu'elle n'est faite que pour ces rats répugnants. Arrivé au café, l'exercice consiste pour lui, à repérer un profil de rat dans la foule masculine peuplant ce lieu. La tâche s'avérant impossible, il se renseigne auprès du garçon de café. Ce dernier examine l'assistance d'un coup d'œil rapide et répond qu'il n'est pas là. Boukari rebrousse chemin et décide d'aller voir le responsable de la Mouqataâ. Suivant les indications d'un Mokhazni, il prend les escaliers qui mènent au premier étage. Là, est posté Ba Ali, le chaouch du premier responsable. Assis sur une chaise totalement délabrée et qui tient à peine, cet homme voûté, a néanmoins les yeux pétillants et l'air sympathique. Il fait asseoir Boukari sur long banc avec d'autres gens qui attendent de voir le responsable.

Une sonnerie stridente, ou plutôt une alarme, retentit dans le couloir. C'est le responsable qui signifie à Ba Ali de se manifester pour lui donner ses instructions, soit de faire entrer les gens qui attendent soit d'appeler un subordonné. Cette sonnerie se déclenche assez fréquemment et fait tressaillir les visiteurs. Ba Ali, quant à lui, ne semble pas trop en souffrir ou s'en plaindre. A chaque fois qu'elle retentit, il se lève et, d'un pas lourd et nonchalant, se dirige vers le bureau du chef.

En face du banc sur lequel sont assis les gens en attente, se trouvent une grande salle et le bureau des passeports. La salle est jonchée de cadavres de bureaux et de chaises. Quant au bureau des passeports, il est occupé par quatre grosses femmes qui caquettent à haute voix. Elles ne reçoivent pratiquement personne durant tout le temps que Boukari passe dans ce couloir.

Du banc, Boukari entend l'une d'elle se plaindre de ses maux d'estomac. Elle dit avoir reçu son oncle et un voisin de celui-ci venus du bled et restés bloqués à cause des grèves des transports. Ils avaient débarqué à minuit et réveillé tout le monde. Comme elle n'avait pas de viande en réserve, le mari avait vendu le frigo un mois plus tôt pour s'acquitter d'un crédit, elle avait dû réveiller le marchand de poulets en pleine nuit. Ce dernier lui avait fourgué des poules pondeuses dures à cuire et de mauvaise qualité. Une fois les poules ramenées à la maison, elle avait préparé un couscous. L'agitation dans le salon et le sifflement de la cocotte-minute avaient réveillé les voisins du dessous qui avaient violemment protesté. A une heure et demie du matin, tout le monde s'était attablé pour déguster les poules fraîchement tuées et préparées. L'oncle n'avait d'appétit que pour la viande ; alors il s'était accaparé à lui seul d'une

poule qu'il avait dévorée à la vitesse de la lumière, en rotant et bavant des al hamdoulillah à chaque bouchée. Les sept autres personnes n'avaient eu droit qu'à de petits morceaux.

Durant la nuit, l'oncle avait ronflé à plein régime au point que personne n'avait pu fermer l'œil jusqu'à ce qu'il aille aux toilettes, d'où il n'était pas ressorti. Le matin, tout le monde s'était réveillé avec une diarrhée et des douleurs à l'estomac. La bataille s'était engagée devant l'unique WC de la maison, alors qu'il était encore occupé par l'oncle. "On n'avait pas le choix" dit la femme " Si on n'avait pas préparé ce repas et mangé avec ces « invités », tout le bled serait au courant et on serait considéré comme des vauriens".

Une autre femme raconte ses déboires à l'hôpital public. Elle dit avoir amené sa sœur, atteinte de la maladie de Parkinson, à l'hôpital des spécialités, et qu'elles avaient curieusement été assaillies par un essaim de courtiers qui leur proposaient une consultation médicale sans rendez-vous, qui une radiographie, qui un lit en cas d'hospitalisation ; un véritable réseau de mafia qui rackette les patients au su et au vu des vigiles et du personnel hospitalier. Du coup, elles n'avaient pu ni voir le médecin ni avoir rendez-vous. Elles étaient rentrées bredouilles. Les courtiers, à ses dires, sont devenus un passage obligé dans les hôpitaux publics.

Arrive le tour de Boukari d'être reçu par le chef de la Mouqataâ. L'alarme retentit, Ba Ali le fait entrer. Boukari, d'entrée de jeu aperçoit une énorme masse de chair, une grosse tête à peine dégagée des épaules et des yeux de boa qui le scrutent. Un ours ou un hippopotame ! se dit Boukari. Il bredouille des mots inaudibles en guise de salutation et expose immédiatement le problème :

- Cela fait deux heures que j'attends Moqadem Driss, et il n'est pas encore arrivé. J'ai besoin d'une attestation de résidence.
- Driss est en mission. Faites voir votre carte d'identité ! demande le responsable.

Il la prend, l'examine minutieusement, le regarde fixement et dit :

- C'est vous Lahcen Boukari, le journaliste ? Oh là là, le monde est petit ! Il n'y a pas longtemps que vous avez écrit un article sur le quartier dans lequel vous n'étiez pas tendre à notre égard...
- Je fais mon travail, réplique Boukari. Si vous n'aviez rien à vous reprocher, vous auriez dû faire un démenti ou un procès.

Le sang monte dans les veines du responsable, ses yeux deviennent rouges. Il est pris tout à coup d'une colère intense qu'il n'arrive pas à réprimer. Il lance à Boukari :

- Vous disiez que je me comportais comme un chef de gang et non comme un responsable qui applique la loi, que je rackette les gardiens de parkings, les marchands ambulants, les détaillants de cigarettes, etc. Vous vous prenez pour qui ?
- Je ne fais que répercuter les échos de l'opinion publique, répond Boukari calmement. Vous avez oublié une chose, Monsieur le responsable, j'ai parlé aussi des Hammamistes (propriétaires et exploiters des hammams). J'ai dit qu'ils creusaient sans autorisation des puits et qu'ils puisaient impunément dans la nappe phréatique.

Effarouché par le calme et le tact de Boukari, le responsable revient à la charge :

- Opinion publique ! Foutaise d'opinion publique ! Depuis le jour où on a commencé à parler des droits de l'homme, le pays a commencé à couler sous l'anarchie (la siba). Je regrette l'ancienne ère où personne n'osait prononcer ces mots d'opinion publique, de nappe phréatique ou d'Etat de droit.

Et soudain le responsable se ressaisit et dit d'un ton résigné :

- Je vais vous le faire votre certificat, mais puis-je savoir sur quoi va porter votre prochaine chronique Monsieur Boukari ? Vous n'allez pas revenir sur ce qui s'est passé dans ce bureau, j'espère !?
- Ma prochaine chronique portera sur la morale chez les rats Monsieur le responsable !
- Ah, comme ça vous serez tranquille et vous nous laisserez tranquille ! Cela doit être un sujet plutôt philosophique, je crois... J'ai besoin de quelques renseignements pour compléter ce document administratif. Le nom de la mère de votre mère et de la mère de la mère de votre mère...
- Fatima bent Rayhana bent Fatima bent Rayhana Bent Fatima, etc. ; cela vous suffit Monsieur le responsable?
- Non, il me faut le nom et le prénom de votre épouse ainsi que les prénoms de vos enfants
- Je suis célibataire, réplique Boukari.
- Célibataire !? A votre âge !! Et pourquoi ?

- Parce que je suis envoûté (mass'hour) Monsieur le responsable, enchaîne Boukari.

En entendant le mot mass'hour, l'hippopotame sursaute et reste debout en se lamentant sur le sort de Boukari, faisant vibrer tout le mobilier de son bureau. Et, comme hypnotisé par la nouvelle, il lance à Boukari :

- J'étais dans le même cas que vous il n'y a pas longtemps. Mais depuis que j'ai consulté un fqih à Skhirat, Dieu a débloqué la situation (Jab Allah Ittissir). Je connais aussi une voyante dans le quartier, si tu veux que Moqadem Driss t'y conduise, il n'y a pas de problème. D'ailleurs je l'ai envoyé ce matin chez elle pour l'affaire d'un beau frère qui a eu des pannes sexuelles répétitives ces derniers temps. Je vous plains Monsieur Boukari et si vous avez besoin de mon aide, n'hésitez pas !!
- Je ne suis pas malheureux, Monsieur le responsable, lui répond Boukari. C'est moi-même qui ai choisi de me faire envoûter, pour ne pas être comme vous tous.

L'hippopotame, en entendant cette remarque, qui a eu un effet désarçonnant sur lui, se rassoit en psalmodiant "que 'Satan soit maudit'" (allah inââl chitan) et veut tout de suite se débarrasser de Boukari, pensant que ce dernier est atteint de la guigne (Tab'aâ) et qu'il va la lui passer. Il marmonne : « C'est bizarre ! Je n'ai jamais vu quelqu'un qui se fait lui-même envoûter ». Il signe rapidement le document et le tend à Boukari :

- Voilà votre papier ! Vous allez devoir passer au service des légalisations des signatures, c'est en bas de l'immeuble.
- D'accord, dit Boukari et se dirige, sans remercier l'hippopotame, vers ce fameux service après deux heures et demie passées dans ces locaux miteux.

Au comptoir de ce service, les agents ont déjà commencé à chasser les usagers sous prétexte que c'est le vendredi et qu'ils doivent aller faire leurs ablutions avant d'aller à la mosquée.

Une résistance passive se lit sur les visages des usagers mécontents quand, tout à coup, le chef de service, l'air d'un porc trop bien nourri, sort pour leur intimer l'ordre de quitter les lieux et revenir dans l'après midi après la prière, le couscous et la sieste du vendredi.

- Mais vous ne faites pas l'horaire continu dans ce service ? lance Boukari au gros porc.

- Si, répond ce dernier. Mais aujourd'hui, c'est le jour du Seigneur ! Dépêchez-vous ! On va être en retard pour nos devoirs religieux. On doit servir Dieu d'abord. Le travail qu'on fait dans ce service n'a aucune utilité pour le monde de l'au-delà ! Vous devrez faire la même chose !

Boukari revient à la charge en lui lançant :

- Ce travail que vous dénigrez, on le paie, nous, par nos contributions fiscales.

Le gros porc, ne comprenant pas à quoi cette phrase fait allusion, se retire dans les toilettes pour ses ablutions. Ainsi Boukari vient de découvrir que désormais, dans le monde des rats, le couscous et la sieste font partie intégrante de la religion, que le travail administratif est un péché le vendredi et que les impôts sont une foutaise !

Boukari quitte les lieux en méditant cette rengaine si souvent reprise par les hommes qui nous gouvernent : « Nous vivons dans le plus beau pays du monde ».